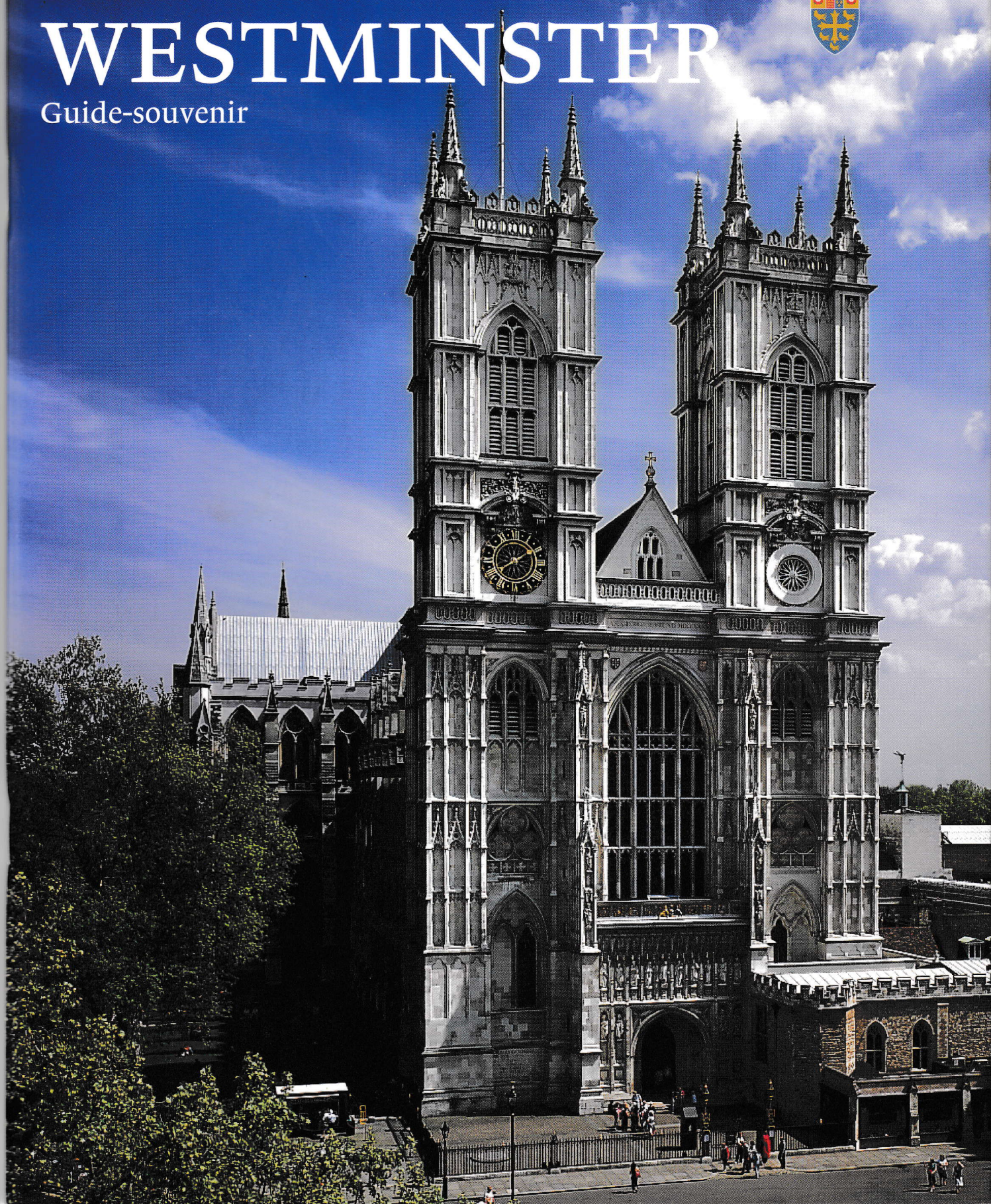
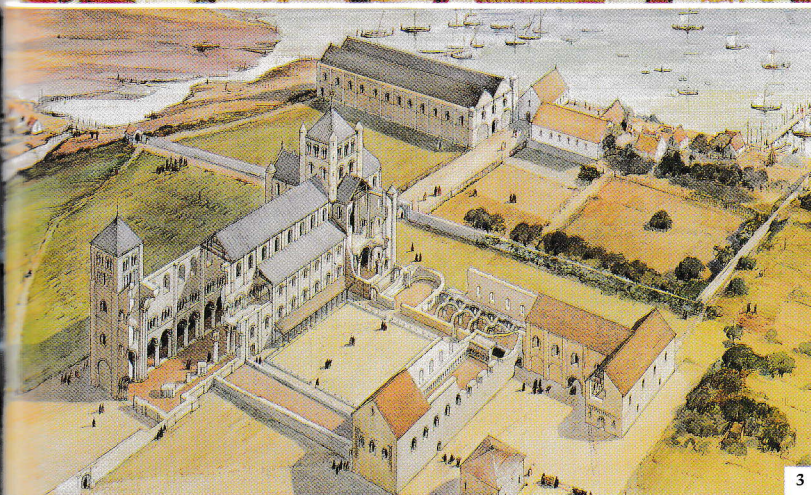


L'ABBAYE DE WESTMINSTER

Guide-souvenir



HISTOIRE DE L'ABBAYE DE WESTMINSTER



Si l'existence d'une église sur ce site depuis plus de 1 000 ans ne fait aucun doute, la date exacte de la première construction reste inconnue. C'était, à l'origine, un endroit marécageux et inhospitalier à l'extérieur de Londres. L'église se dressait au milieu des affluents de la Tamise sur un îlot qui s'appelait alors *Thorney Island*. Un des nombreux mythes et légendes qui entourent sa fondation l'attribue à Sebert (†616), roi des Saxons orientaux, en 604. Convaincus du bien-fondé de cette histoire, au XIV^e siècle les moines exhumèrent des ossements trouvés dans les cloîtres et, les prenant pour ceux de Sebert, leur donnèrent une sépulture digne de lui, près du maître-autel. Pourtant, d'après les archéologues, la véritable tombe du roi serait plutôt celle découverte en 2003 à des kilomètres d'ici, dans le comté de l'Essex ! Nombre de légendes concernant l'origine de l'abbaye furent embellies par les moines afin de prouver que leur église – "west minster" car située à l'ouest de la ville – était plus ancienne que la cathédrale St-Paul – plus à l'est.

En réalité, le monastère de Westminster doit sa création à l'évêque de Londres, Dunstan, qui y installa en 960 douze moines bénédictins venus de Glastonbury. Un siècle plus tard, le roi Édouard, dit "le Confesseur" en raison de son immense foi, y fera construire une église dont l'histoire jusqu'à nos jours est bien documentée.

Né en Angleterre vers 1005, Édouard en est chassé par les Danois. Durant son exil en Normandie, il fait vœu, dit-on, de se rendre en pèlerinage à Rome le jour où son royaume lui sera rendu. Quand il finit par recouvrer son trône en 1042, le royaume est dans un tel état d'effervescence qu'il lui est conseillé de ne pas entreprendre un voyage aussi périlleux. Pour obtenir l'absolution du pape, il s'engage alors à édifier ou restaurer une église en l'honneur de saint Pierre. L'abbaye d'Édouard est consacrée le 28 décembre 1065, mais en l'absence de celui-ci, trop souffrant pour assister à la cérémonie. Il mourra quelques jours plus tard et sera enseveli devant le maître-autel. L'arrivée du cortège funéraire dans l'abbaye, telle qu'elle est représentée sur la tapisserie de Bayeux, nous montre un édifice avec une tour centrale, un transept, de lourdes colonnes et des arcs romans. On aperçoit également un artisan en train de placer une girouette sur la toiture, signe que la construction de l'abbaye est tout juste achevée. D'après les archéologues qui ont examiné les vestiges découverts au-dessous de l'abbaye, l'église d'Édouard était presque aussi grande que l'édifice actuel.

À la mort d'Édouard, sa réputation de sainteté grandit et l'on rapporte que des miracles se sont produits auprès de sa tombe. Aussi est-il canonisé par le pape en 1161. Le roi Henri III (1207-72) voue une telle admiration au Confesseur qu'il décide de faire édifier un nouveau tombeau à sa mémoire dans une église d'une beauté exceptionnelle construite dans le style gothique, avec des arcs délicats en ogive et d'immenses vitraux. Les travaux débutent en 1245. L'emplacement de la nouvelle église est dans le prolongement de la chapelle de Notre-Dame, bâtie vingt ans plus tôt.

Côté est, cette chapelle reste donc en l'état tandis que l'église d'Édouard est démolie au fur et à mesure de la progression des travaux. L'ouvrage a été confié à Henri de Reyns, architecte formé en France ou français d'origine, d'où l'influence française manifeste dans les arcs-boutants, l'abside entourée de chapelles et les vitraux en rosace dans le transept. La période des travaux doit avoir été particulièrement éprouvante pour la cinquantaine de moines obligés de continuer leur vie de prière dans la poussière et l'agitation. À la mort du roi Henri en 1272, le sanctuaire, le chœur et





- 4 Grande rosace du transept sud consacrée en 1902 : elle représente des personnalités religieuses ou autres
- 5 Chapelle de Notre-Dame construite sous Henri VII et consacrée en 1516
- 6 Portrait de Richard II datant du XIV^e siècle, le plus ancien portrait de monarque anglais que l'on connaisse

la première baie de la nef sont déjà achevés, mais avec sa disparition les travaux sont pratiquement arrêtés.

Durant la majeure partie du XIV^e siècle, la nouvelle construction gothique reste curieusement attachée aux vestiges romans de l'église d'Édouard. En 1376, la première pierre de la nouvelle nef est posée et les travaux se poursuivent 140 années durant, grâce au soutien de riches bienfaiteurs comme le cardinal Simon Langham, ancien abbé du lieu, et de Richard II et Henri V. En 1503, la chapelle de Notre-Dame d'Henri III est démolie pour faire place à celle d'Henri VII, consacrée en 1516. Vingt ans plus tard à peine, l'existence même des institutions monastiques anglaises se trouvera toutefois menacée. Le pape ayant refusé à Henri VIII d'annuler son union avec sa première épouse, Catherine d'Aragon, Henri se proclame chef de l'Église d'Angleterre. En 1540, il dissout les monastères et saisit leurs biens. À cause, peut-être, des liens historiques entre la monarchie et l'abbaye, Westminster est quelque peu épargnée : au lieu d'être vidée de son contenu et abandonnée comme les autres maisons religieuses, elle devient une cathédrale avec, à sa tête, un évêque et un doyen.

La nouvelle constitution dont Henri VIII a doté l'abbaye ne dure guère. Avec Marie I^{re} Tudor, qui succède en 1553 à Édouard VI, fils d'Henri, le catholicisme romain redevient religion d'État. L'abbaye est alors rendue aux moines. Mais pas pour longtemps : cinq ans plus tard, à son arrivée au pouvoir en 1558, Élisabeth I^{re} annule les arrêtés de Marie Tudor. L'abbaye change à nouveau de statut et prend le nom d'Église collégiale de St-Pierre à Westminster. Le doyen et le chapitre qui en ont la responsabilité en répondent au seul souverain, comme c'est encore le cas aujourd'hui : contrairement à la plupart des églises, l'abbaye ne dépend pas de la juridiction d'un évêque mais directement de la reine ; à ce titre, elle est désignée sous le nom de *Royal Peculiar*.

Si le statut de l'abbaye n'a guère changé depuis le règne d'Élisabeth, la bâtisse elle-même a connu bien des vicissitudes. Durant la guerre civile qui

se solde par l'exécution de Charles I^{er} et la création de la République d'Oliver Cromwell en 1649, l'abbaye est saccagée par les Puritains. Ils fracassent les autels, détruisent les images religieuses et l'orgue, puis s'emparent des joyaux de la Couronne afin de débarrasser l'abbaye de toute trace de "superstition" religieuse. (L'abbaye en porte d'ailleurs encore les marques aujourd'hui.) Sous Cromwell, des hommes d'église et autres dignitaires s'y réunissent en assemblée pour rédiger la Confession de foi presbytérienne.

Du point de vue architectural, l'autre moment capital dans l'histoire de l'abbaye est l'érection en 1745 des deux tours ouest dessinées par un élève de Sir Christopher Wren, Nicholas Hawksmoor. L'abbaye prend alors l'apparence qu'on lui connaît aujourd'hui, à l'exception de la façade extérieure nord remodelée à deux reprises : d'abord au début du

XVIII^e siècle, à la suite de la destruction de l'ancien porche, puis à l'époque victorienne avec la construction du triple portique et la transformation de la rosace.

Exposée à de nouveaux périls durant la Seconde Guerre mondiale, l'abbaye survit par miracle au bombardement qui endommage la toiture au-dessus de la croisée, la majeure partie de la résidence du doyen, plusieurs bâtiments du Petit Cloître et l'ancien dortoir des moines. À l'issue de la guerre, l'intérieur de l'abbaye est sombre et malpropre, et il faudra attendre les travaux de ravalement des années 1960 pour pouvoir admirer le léger doré de la pierre naturelle.

En 1995 s'achèvent les grands travaux de réfection de l'extérieur de l'abbaye et, trois ans plus tard, de nouvelles statues viennent orner la façade ouest, dont celles de dix martyrs du XX^e siècle.





ÉVÉNEMENTS MARQUANTS DE L'HISTOIRE DE L'ABBAYE

AVANT 960 CONSTRUCTION D'UNE PREMIÈRE ÉGLISE

960	Fondation du monastère par Dunstan, évêque de Londres
1045	Début de la construction de l'église d'Édouard le Confesseur
1065	Consécration de l'église du Confesseur
1066	Couronnement de Guillaume I ^{er}
1220	Début des travaux de construction de la chapelle de Notre-Dame
1245	Henri III décide de faire bâtir une église gothique
1272	Mort d'Henri III et interruption provisoire des travaux
1376	Reprise de la construction de la nef
1503	Henri VII fait construire une nouvelle chapelle de Notre-Dame
1517	Achèvement de la voûte de la nef
1540	Henri VIII dissout les monastères : l'abbaye devient une cathédrale
1556	Marie Tudor rétablit le monastère : les moines se réinstallent
1560	Élisabeth I ^{re} transforme l'abbaye en église collégiale
1641	Sac de l'abbaye par les Puritains
1660	Retour de Charles II sur le trône
1745	Construction des tours ouest dessinées par Nicholas Hawksmoor
1808-22	Réfection de la chapelle d'Henri VII
1866-72	Réfection de la salle du Chapitre
1941	Incendie qui détruit la lanterne, la résidence du doyen et des bâtiments annexes
1953	Couronnement de la reine Élisabeth II
1995	Fin des travaux de réfection des façades extérieures de l'abbaye



- 7 Tombeau d'Aymer de Valence : la destruction des pleureuses date probablement de la Guerre civile
- 8 Portrait d'Élisabeth I^{re} accroché dans la résidence du doyen
- 9 Croisée où pendant la Seconde Guerre mondiale la toiture de la lanterne s'est effondrée suite à un incendie



10

L'église d'Édouard le Confesseur dessine une croix dont le transept, en traversant la nef, forme les branches latérales. Quand on entre dans l'abbaye, on se trouve en principe dans la partie nord du transept. On est alors instantanément frappé par l'élan de la voûte de plus de 30 mètres – la plus haute du royaume. Au-dessus de l'entrée, un vitrail en rosace de 1722 représente tous les apôtres, sauf Judas l'Isariote. La rosace du côté opposé, dédiée à des personnalités religieuses ou autres, date de 1902.

Les liens étroits entre l'abbaye et l'État sont manifestes dans la partie nord du transept où se dressent plusieurs statues, plus grandes que nature, des Premiers ministres des XVIII^e et XIX^e siècles, dont celles de Henry-John Temple, 3^e vicomte Palmerston (1784-1865), de Robert Peel (1788-1850), de Benjamin Disraeli (1804-81) et de William Ewart Gladstone (1809-98) qui est enseveli tout près. La statue de William Pitt, premier comte de Chatham (1708-78) fait partie du monument de quelque 10 mètres de haut qui honore sa mémoire. Pitt repose tout près,



11



12



13

- 10 La lanterne restaurée après la guerre par l'architecte de l'abbaye, Stephen Dykes Bower
- 11 Premiers ministres commémorés dans "l'allée des hommes d'État" (*Statesmen's Aisle*) située dans la partie nord du transept
- 12 Le chœur, "église dans l'église" où venaient prier les moines
- 13 La maîtrise de l'abbaye, seule école du pays consacrée exclusivement à l'éducation de choristes

ainsi que son fils, dit le Second Pitt (1759-1806), qui accéda aux fonctions de Premier ministre à l'âge de 24 ans. Un monument lui est dédié au-dessus du portail ouest de l'abbaye.

La croisée au milieu du transept constitue le noyau même de l'église. À l'ouest se trouve le chœur, véritable église dans l'église, où les moines se retiraient pour prier. Les stalles ne sont pas d'origine, mais datent de l'époque victorienne. C'est ici que prennent place les choristes pour les huit offices chantés hebdomadaires. Cette chorale masculine est composée de 12 adultes, ou "vicaires laïcs", et de 22 élèves de la maîtrise de l'abbaye, seule école du pays consacrée exclusivement à l'éducation de choristes.

Au Moyen Âge, le chœur fut le cadre d'un terrible assassinat. À l'époque, l'abbaye est un lieu d'asile : quiconque y pénètre est hors d'atteinte de la justice. Malgré cela, en 1378, une cinquantaine de soldats de la garde royale à la poursuite d'un prisonnier réfugié dans l'église pénétrèrent dans le chœur. Selon des témoins, ils lui fendirent alors le crâne "jusqu'à la

cervelle" avant d'expédier dans l'autre monde un moine venu à la rescousse.

Quelques marches conduisent de la croisée du transept au sanctuaire situé devant le maître-autel. C'est ici que se trouve l'un des joyaux de l'abbaye : un dallage dessiné et exécuté en 1268. Ayant eu l'occasion de voir des artisans poser des dallages Cosmati dans des églises italiennes, l'abbé de l'époque, Richard de Ware, les invita à en créer un semblable à Westminster. Il s'agit d'une incrustation de plus de 30 000 morceaux de porphyre, de verre et d'onyx sur champ de marbre de Purbeck, qui présente aujourd'hui des signes d'usure. Les motifs en spirale étaient censés induire la contemplation chez les moines et l'inscription en lettres de cuivre prédire la fin du monde – quelque 19 683 années après sa création.



14

Côté nord, le sanctuaire abrite plusieurs tombeaux importants de l'époque médiévale. Tout près des marches se trouve celui d'Aveline, comtesse de Lancaster, mariée à l'âge de douze ans au plus jeune fils d'Henri III, Edmund Crouchback. Ces noces royales sont les premières célébrées dans l'abbaye. Adeline meurt cinq ans après, en 1274, et Edmund Crouchback la suit 22 ans plus tard, en 1296. Son tombeau est celui qui est le plus proche du retable. Entre les sépultures des époux se dresse le tombeau du cousin

d'Edmund, Aymer de Valence, comte de Pembroke, décédé en 1324. À l'origine, les trois tombes étaient ornées de beaux motifs en couleurs, qu'on imagine chatoyant admirablement à la lumière des cierges.

Loin d'être figée dans le temps, l'abbaye évolue constamment. Ainsi, la clôture dorée derrière le maître-autel est relativement récente. Dessinée et construite à l'époque victorienne, elle n'est entièrement recouverte de dorures que depuis les années 1960. Elle est plaquée contre une clôture du

XV^e siècle, dont on peut admirer la forme d'origine de l'autre côté. Exécuté vers 1270, le tableau qui ornait l'autel d'origine à l'époque d'Henri III est la peinture à l'huile la plus ancienne du pays. Elle a survécu par miracle et se trouve actuellement exposée dans le musée de l'abbaye. C'est une œuvre d'une importance exceptionnelle dont l'état actuel permet, malgré les assauts du temps, d'imaginer la splendeur d'antan.

Au sud de l'autel se trouvent les stalles du clergé, sous les portraits de



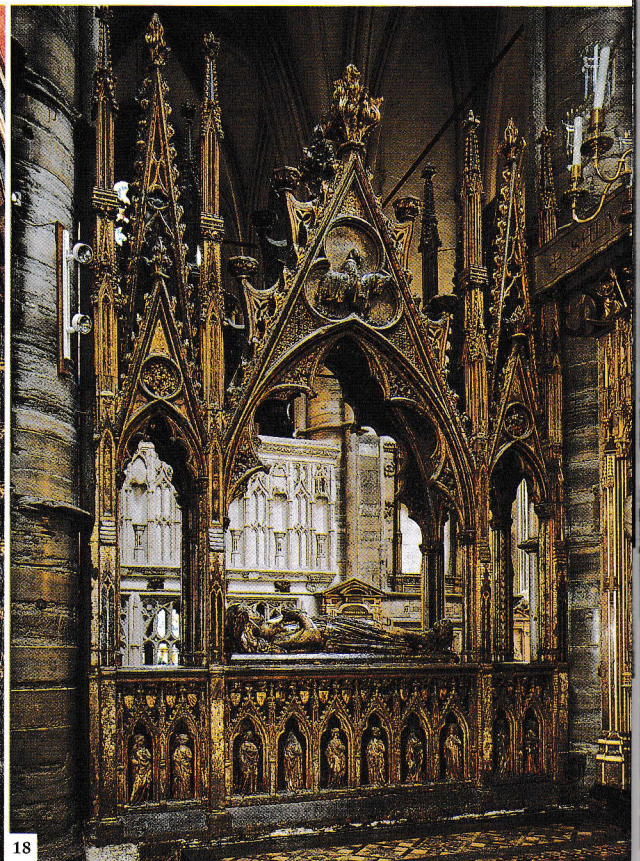
15



16



17



18

14 Pavement Cosmati posé au XIII^e siècle devant le maître-autel

15 Le miracle de la multiplication des pains, détail du premier tableau d'autel de l'abbaye, conservé aujourd'hui dans le musée

16-17 Deux portraits au-dessus des stalles : à gauche, Henri III ou Sebert ; à droite, Édouard I^{er}

18 Tombeau d'Edmund Crouchback, jadis couvert de décorations, à proximité du maître-autel

deux des premiers rois d'Angleterre – Henri III ou Sebert (du côté de l'autel) et Édouard I^{er}. Les panneaux aujourd'hui vides représentaient des saints dont l'image a été rabotée durant la République de Cromwell sur ordre du Parlement, qui souhaitait voir disparaître de l'abbaye tout symbole d'"idolâtrie". À l'ouest des stalles, Anne de Clèves, quatrième épouse d'Henri VIII, repose dans un tombeau recouvert d'une dalle. Une œuvre de l'artiste florentin du XVI^e siècle Bicci di Lorenzo est placée au-dessus ; il s'agit

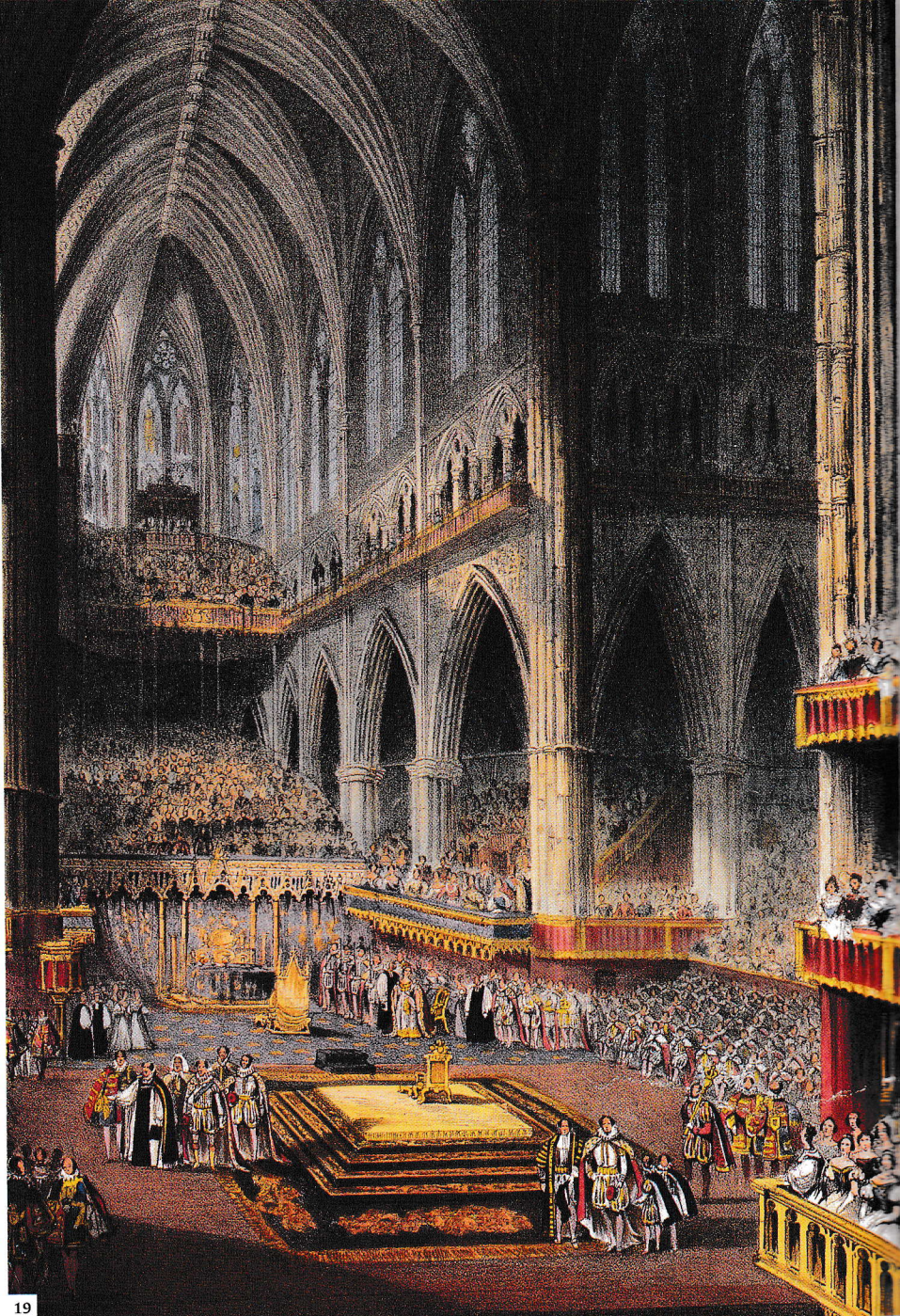
d'un tableau d'autel qui avait disparu d'une église de Florence et que l'on croyait perdu. C'est dans cette partie de l'église qu'est installée la loge royale lors des couronnements et c'est de là que le prince Charles, héritier actuel de la Couronne, a assisté à l'âge de quatre ans au couronnement de sa mère, la reine Élisabeth II, en 1953.

L'ÉGLISE DU COURONNEMENT

L'abbaye de Westminster a vu 38 souverains sacrés dans ses murs. Henri III la destinait en fait à cette fonction, d'où le long transept permettant d'accueillir une assistance aussi nombreuse que possible. Avant le couronnement d'Élisabeth II, l'abbaye fut fermée pendant des mois pour permettre des travaux d'aménagement. Des rangées de sièges supplémentaires furent installées dans la nef, le chœur et le transept, le nombre de places assises passant ainsi de 2 000 à 8 000. Une construction provisoire fut également accolée à la façade ouest de l'abbaye pour faciliter la constitution du cortège.

Si la cérémonie religieuse a quelque peu évolué depuis le sacre du roi Edgar en 973, ses composantes essentielles restent les mêmes, ainsi qu'en témoigne le couronnement de la reine actuelle en 1953. Après avoir été présentée au peuple par l'archevêque de Canterbury, elle est acclamée aux cris de "Vive la reine" sur fond de fanfare et fait le serment de bien gouverner son peuple. Ayant pris place ensuite sur le trône du couronnement, elle reçoit la bénédiction solennelle et se voit remettre les symboles de la monarchie et la couronne de saint Édouard. Puis elle se dirige vers le trône installé sur une estrade sous la croisée du transept pour y recevoir l'hommage de ses sujets, à commencer par l'archevêque de Canterbury et le duc d'Édimbourg. Après avoir échangé la couronne de saint Édouard pour la couronne impériale, plus légère, la reine s'achemine enfin vers l'extrémité occidentale de l'abbaye, où elle se retire pour déjeuner avant de monter dans le carrosse doré du couronnement qui l'emmène en cortège triomphal vers Buckingham Palace.

La cérémonie se déroule sans incident, contrairement à bien des couronnements passés. En 1066, par exemple, lors du sacre de Guillaume I^{er}, la garde prend les clameurs de l'assistance à l'intérieur de l'abbaye pour une émeute et se met à incendier les bâtiments avoisinants ; affolé, Guillaume presse alors l'archevêque d'York de se hâter de conclure. Pour le couronnement de Georges II, le chœur entonne *Zadok the Priest* de Händel au mauvais moment ; et à celui de



19

Georges IV, la foule rassemblée à l'extérieur est témoin de l'humiliation de l'épouse du roi, Caroline, à qui l'on interdit l'entrée de l'abbaye. Lors du sacre de Victoria, enfin, l'archevêque se trompe de doigt pour lui passer l'anneau royal et la fait ainsi grimacer de douleur. Pour éviter tout incident de la sorte, le couronnement de la reine Élisabeth II a fait l'objet de répétitions minutieuses. Pour la première fois dans l'histoire, la cérémonie est retransmise à la télévision et c'est un triomphe.

19 Couronnement de la reine Victoria en 1838 (estampe d'époque)

20 Couronnement de la reine Élisabeth II en 1953 : la reine, en tête du cortège, descend la nef à l'issue de la cérémonie

21 Préparatifs en vue du dernier couronnement (dessin de Sir Henry Rushbury, 1953) : le nombre de places assises passe de 2 000 à 8 000

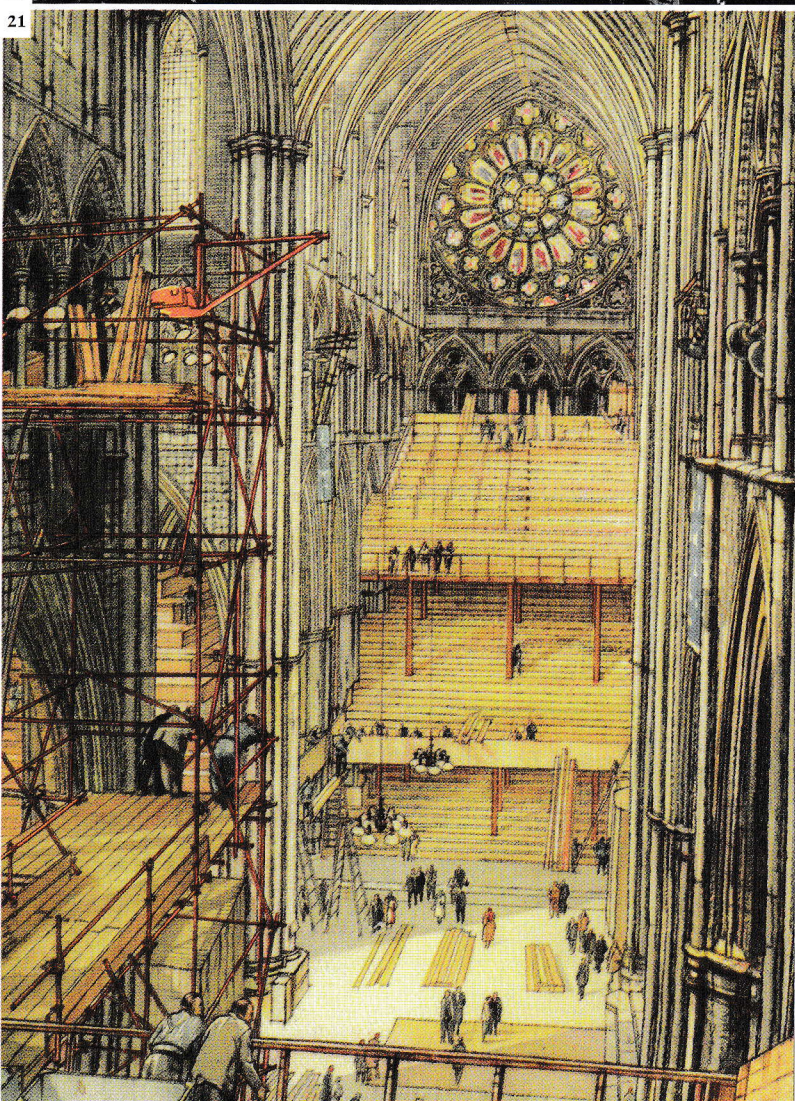
DATES DE RÈGNE

Édouard le Confesseur	1042-66
Guillaume I ^{er}	1066-87
Guillaume II	1087-1100
Henri I ^{er}	1100-35
Étienne	1135-54
Mathilde	déclarée reine 1135*
Henri II	1154-89
Richard I ^{er} Cœur de Lion	1189-99
Jean Sans Terre	1199-1216
Henri III	1216-72
Édouard I ^{er}	1272-1307
Édouard II	1307-27
Édouard III	1327-77
Richard II	1377-99
Henri IV	1399-1413
Henri V	1413-22
Henri VI	1422-61 et 1470-71
Édouard IV	1461-70 et 1471-83
Édouard V	1483*
Richard III	1483-85
Henri VII	1485-1509
Henri VIII	1509-47
Édouard VI	1547-53
Marie I ^{re} Tudor	1553-58
Élisabeth I ^{re}	1558-1603
Jacques I	1603-25
Charles I ^{er}	1625-49
République de Cromwell	1649-60
Charles II	1660-85
Jacques II	1685-88
Guillaume III et Marie II (co-souverains)	1689-1702 (Marie †1694)
Anne	1702-14
Georges I ^{er}	1714-27
Georges II	1727-60
Georges III	1760-1820
Georges IV	1820-30
Guillaume IV	1830-37
Victoria	1837-1901
Édouard VII	1901-10
Georges V	1910-36
Édouard VIII	1936*
Georges VI	1936-52
Élisabeth II	1952-

* monarque non couronné



20



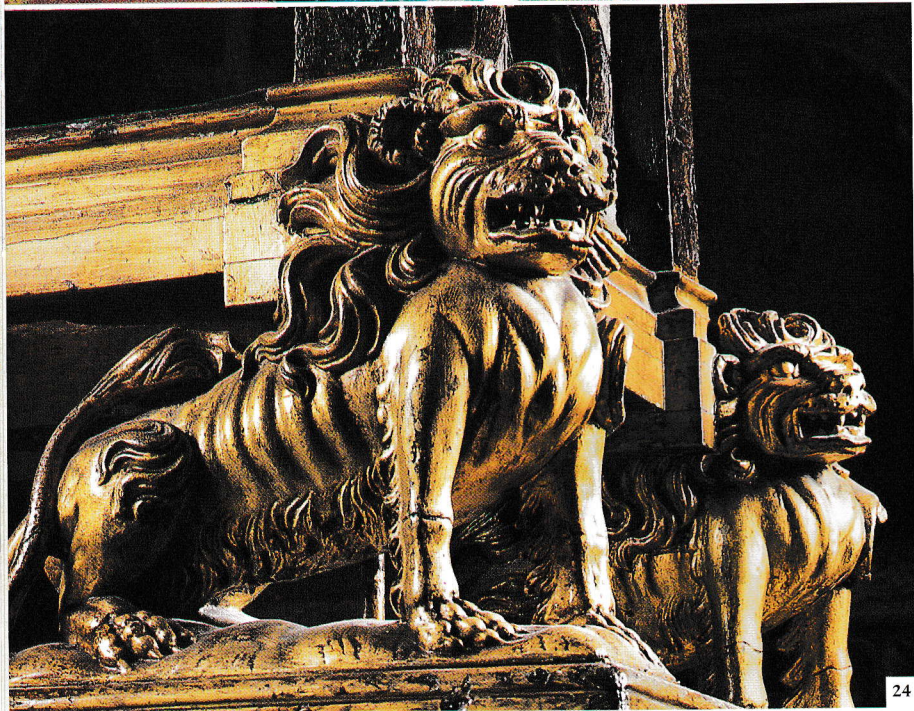
21



22



23



24

- 22 Scène de double couronnement (*Liber Regalis*, manuscrit du XIV^e siècle conservé dans la bibliothèque de l'abbaye)
- 23 Le trône du couronnement (XIII^e siècle) avec quelques dorures d'origine
- 24 Le trône du couronnement : les lions dorés datent de 1727
- 25 Le trône du couronnement, commandé en 1297, est la plus ancienne pièce de mobilier d'Angleterre qui ait conservé sa fonction d'origine

Le trône du couronnement est une des pièces les plus admirées de l'abbaye. Il date de 1297. À l'origine, il est fait pour recevoir la pierre de la Destinée (aussi appelée pierre de Scone) dont Édouard I^{er} s'est emparé. Cette pierre étant celle sur laquelle les rois d'Écosse sont couronnés depuis des siècles, Édouard la fait transporter en Angleterre pour empêcher les Écossais d'avoir à nouveau leur propre roi. Le trône du couronnement restera dans la chapelle d'Édouard le Confesseur, à l'est du sanctuaire, pendant 700 ans. Aujourd'hui il se trouve au pied de la tombe d'Henri V dans le déambulatoire, où les millions de visiteurs de l'abbaye peuvent l'admirer à loisir. Rendue à l'Écosse par le gouvernement britannique en 1996, la pierre

de Scone reviendra à l'abbaye pour le prochain couronnement.

Ce trône est la plus ancienne pièce de mobilier du pays qui ait conservé sa fonction d'origine. Il fut utilisé pour la première fois en 1399, lors du couronnement d'Henri IV, qui s'y assit pour recevoir l'hommage de ses sujets. Apparemment, ce fut seulement lors du couronnement de Jacques I^{er}, en 1603, qu'il fut placé devant le maître-autel pour le couronnement. À l'origine, le trône portait de somptueux motifs dorés représentant des feuillages, des animaux et des figures royales, dont l'une aurait été celle d'Édouard le Confesseur. Les lions du socle datent de 1727.

Au fil des siècles, ce trône a beaucoup souffert. Les blasons qui décoraient le compartiment abritant la pierre de Scone au-dessous du siège ont peu à peu disparu – sans doute arrachés comme souvenirs. Il porte la trace des clous utilisés pour y fixer une étoffe à l'occasion de certains sacres. Les bedeaux permettaient aux visiteurs de s'y asseoir moyennant finance et les élèves de l'École de Westminster, entre autres, ont gravé leur marque dans le bois : par exemple "P Abbott a dormi ici 5/6 juillet 1800". On s'est manifestement repenti d'avoir scié les pinacles du dossier pour le sacre de Georges IV, puisqu'ils ont été remis en place par la suite. Les plus grands dégâts datent toutefois du jubilé de la reine Victoria : le trône est alors teinté en sombre et verni, au grand désespoir de la chambre des Communes, qui demande des explications. Les travaux de décapage qui s'ensuivent ne font que l'endommager davantage. Enfin, en 1914, l'un des pinacles vole en éclats lorsqu'une bombe, pendue au dossier par des suffragettes, explose.

Le trône n'a quitté l'abbaye qu'à trois reprises : lors de son transfert au palais de Westminster par le lord-protecteur, Oliver Cromwell, en 1657 ; durant les travaux de rénovation de l'époque victorienne ; et durant la Seconde Guerre mondiale où il est mis à l'abri dans la cathédrale de Gloucester.

LA CHAPELLE D'ÉDOUARD LE CONFESSEUR

La chapelle d'Édouard le Confesseur est l'âme de l'abbaye. Le monument du saint occupe le centre de cette chapelle avec, tout autour, les tombeaux de cinq rois et de quatre reines.

À sa mort en 1066, Édouard est enseveli devant le maître-autel de son église situé un peu à l'est du maître-autel actuel. (C'est ce caveau que l'on pense avoir découvert récemment, par technologie radar, sous la chapelle.) Le "repos" d'Édouard est de courte durée. L'intérêt suscité par les pouvoirs miraculeux attribués à sa dépouille est tel qu'elle est déplacée à plusieurs reprises.

Lorsque la tombe est ouverte en 1102, trente-six ans après sa mort, le corps est dans un tel état de conservation que les articulations sont encore souples comme s'il était simplement endormi. On y voit la preuve supplémentaire qu'Édouard fait partie des Élus. Il est canonisé en 1161, année où débutera la construction d'un nouveau tombeau monumental. La dépouille d'Édouard y est finalement transférée le 13 octobre 1163 en présence d'Henri II.

Un siècle plus tard, le corps d'Édouard est à nouveau déplacé pour être déposé dans le superbe tombeau que lui a fait construire Henri III. À l'époque, c'est un monument incrusté d'or et de pierres précieuses. Sans doute brillait-il alors de tous ses feux à la lumière des cierges. Il restera intact jusqu'à la dissolution des monastères par Henri VIII en 1540. Craignant alors de perdre leur saint, les moines cachent ses restes et démantèlent le monument. Dix-sept ans plus tard, la foi catholique ayant été restaurée par Marie Tudor, les moines reconstituent le monument de manière approximative et replacent définitivement le corps à l'intérieur. Il n'y reposera pas cependant en toute quiétude, car durant les préparatifs en vue du sacre de Jacques II en 1685, un ouvrier transperce accidentellement la châsse avec un pieu. Poussé par la curiosité, un choriste, Charles Taylour, s'en approche et en retire une chaîne ornée d'une croix qui, remise au roi puis donnée au pape, a disparu depuis sans laisser de traces. Sur les ordres du roi Jacques, la châsse est refermée avec des crochets en fer, placée à hauteur d'homme dans le monument et recouverte d'un dais de bois.

Une frise sur la clôture du XV^e siècle qui borde la chapelle à l'ouest représente des épisodes de la vie d'Édouard : de sa naissance, illustrée à l'extrémité sud, jusqu'à la construction de l'abbaye à l'autre bout.

26 Le monument d'Édouard le Confesseur (1269), pour lequel Henri III a fait reconstruire l'abbaye

27-28 Le monument d'Édouard le Confesseur (détail) : la mosaïque dont il était richement décoré a disparu, à l'exception de quelques restes sur l'un des piliers en torsade

LE DÉAMBULATOIRE, CÔTÉ NORD

Plus de 3 000 personnes sont ensevelies dans l'abbaye. Elle abrite plus de 600 tombeaux ou monuments, dont certains de dimensions exceptionnelles. Si de nombreuses personnalités sont commémorées ici pour leurs actes de service, il en est d'autres, assez nombreuses, qui ne doivent leur présence dans l'abbaye qu'à leur richesse ou leur rang social. Aujourd'hui encore les personnalités qui ont marqué la vie du pays sont commémorées dans l'abbaye, mais sans les fastes d'antan.

Superbe exemple de glorification de l'armée, le vaste monument qui s'élève dans cette partie du déambulatoire est en l'honneur du général de division James Wolfe (1727-59). C'est ainsi qu'aux XVIII^e et XIX^e siècles on rend hommage aux grands militaires, surtout quand ils sont tués, comme ce sera aussi le cas de Nelson, au moment de la victoire. James Wolfe trouva la mort à l'âge de 32 ans alors qu'il gravissait les Hauteurs d'Abraham au-dessus de Québec pour reprendre la ville aux Français. Derrière le monument de Wolfe se trouve celui réalisé par Louis François Roubiliac pour commémorer Lady Elizabeth Nightingale (1704-31). C'est le monument le plus lugubre de l'abbaye : la jeune femme morte en couches est représentée aux côtés de son mari qui tente de la protéger du spectre de la Mort surgi d'une tombe en brandissant une lance. Cette scène saisissante ne manque pas d'impressionner les jeunes visiteurs.

Plus loin se trouve la chapelle à deux étages édifée par l'abbé John Islip (1464-1532). Son nom figure sous forme de rébus sur la frise médiévale au-dessus de l'entrée ainsi que dans le vitrail : l'œil (*eye* en anglais) désigne la première syllabe (*I*), et l'enfant qui tombe de l'arbre en glissant (*slip* en anglais) la seconde. La chapelle du haut est dédiée aux infirmières et sages-femmes tuées durant la Seconde Guerre mondiale.

38

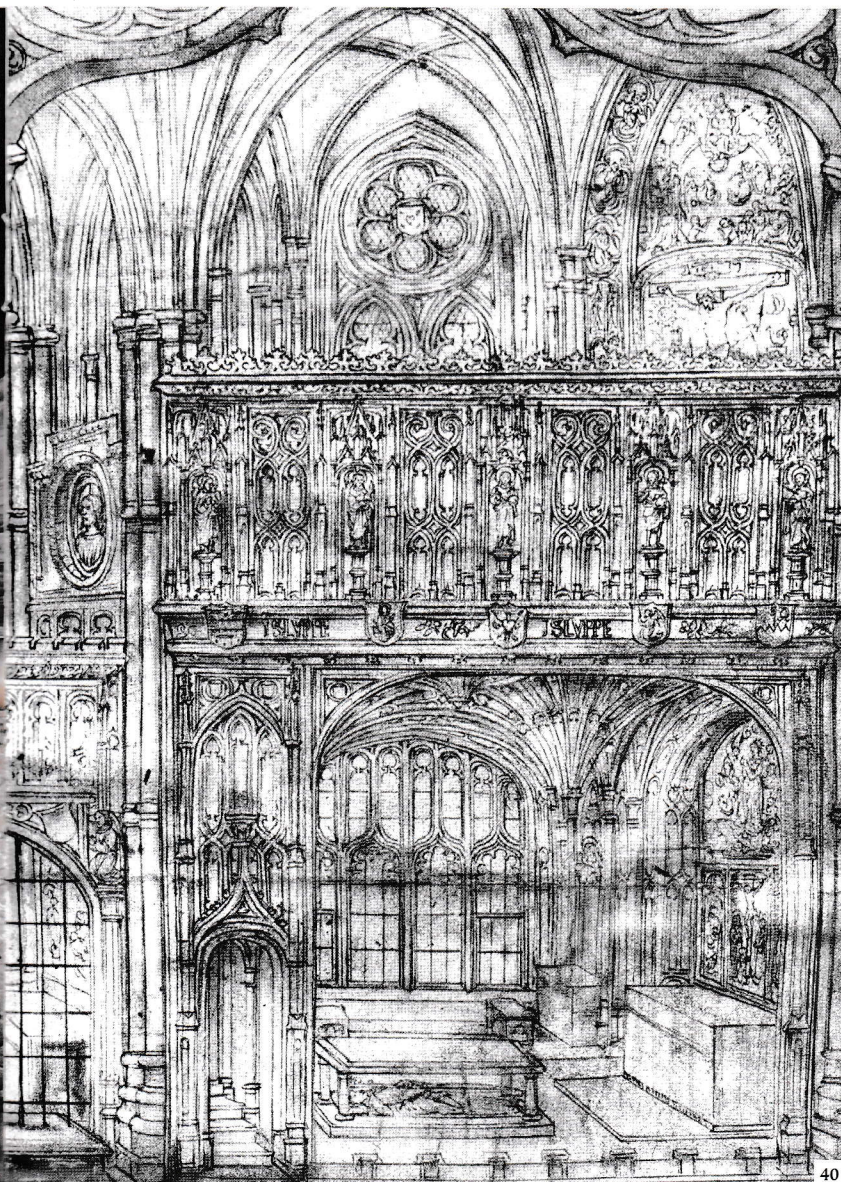


39



37





À côté de la chapelle d'Islip se trouve la plus petite chapelle de l'abbaye : *Our Lady of Pew* (le mot *pew* désigne un petit espace clos). Elle est creusée dans un des arcs-boutants. Si la statue en albâtre de la Vierge Marie est moderne, la chapelle n'en conserve pas moins de nombreux traits du XIV^e siècle, notamment l'accès au déambulatoire avec ses demi-portes en bois peint. Le tombeau de l'évêque Thomas Ruthall (†1523) est situé quelques mètres plus loin. Conseiller privé d'Henri VIII, Ruthall était un homme fortuné. Ayant envoyé un inventaire de ses biens personnels au souverain au lieu de documents officiels, il s'aperçut trop tard de son erreur et, pris d'une crise cardiaque, en mourut.

- 37 Vitrail-rébus du nom d'Islip (chapelle de l'abbé Islip)
- 38 Monument de Lady Nightingale, dont l'aspect macabre frappe les jeunes visiteurs
- 39 Effigie de Sir Francis Vere, chef militaire inhumé sous la dalle de marbre où est représentée une armure en albâtre
- 40 Dessin du tombeau de l'abbé John Islip situé dans la chapelle qui porte son nom (inventaire mortuaire du défunt)
- 41 La minuscule *Chapel of Our Lady of Pew* du XIV^e siècle ornée d'une sculpture moderne en albâtre

LA CHAPELLE DE NOTRE-DAME (CHAPELLE D'HENRI VII)



Au-delà de la chapelle du Confesseur, à l'extrémité est de l'abbaye, s'élève une des réalisations architecturales les plus prodigieuses de l'époque Tudor : la chapelle de Notre-Dame bâtie par Henri VII (1457-1509). Mise en chantier en 1503, elle est consacrée en 1516. Les plans sont sans doute de Robert Janyns et l'ouvrage de Robert Vertue, maçon qui a participé à la construction de la nef de l'abbaye, et de son frère William. Sachant que ses droits à la Couronne sont contestables, Henri espère consolider sa position en faisant canoniser et enterrer son oncle Henri VI (1421-71) dans la nouvelle chapelle. Le superbe édifice doit également lui servir de mausolée personnel. Malheureusement, le pape ayant demandé le prix fort pour élever Henri VI à la sainteté, celui-ci ne sera jamais canonisé et sa dépouille restera à Windsor. Henri VII repose dans sa chapelle aux côtés de son épouse, Élisabeth d'York. Leurs tombeaux, derrière l'autel, sont protégés par une grille. Les effigies sont du sculpteur italien Pietro Torrigiano, réfugié en Angleterre pour échapper à la justice après une empoignade avec Michel-Ange au cours de laquelle il lui a cassé le nez. En fait, les corps du roi et de la reine se trouvent dans un caveau situé au-dessous du tombeau. Dans le même caveau, mais sans monument, repose aussi le roi Jacques I^{er} (1566-1625).

Tout autour de la chapelle, les niches haut placées dans les murs et en partie dissimulées par les étendards abritaient à l'origine 107 statues médiévales de saints. Si 95 d'entre elles ont échappé aux destructions perpétrées par les Puritains au XVII^e siècle, c'est qu'elles étaient hors d'atteinte. Cette extraordinaire chapelle était plus admirable encore au temps d'Henri qui la combla de dons – orfèvrerie, tapisseries, crucifix. Les petites chapelles de l'abside ont depuis longtemps perdu leur autel et commémorent aujourd'hui hommes et femmes de mérite.

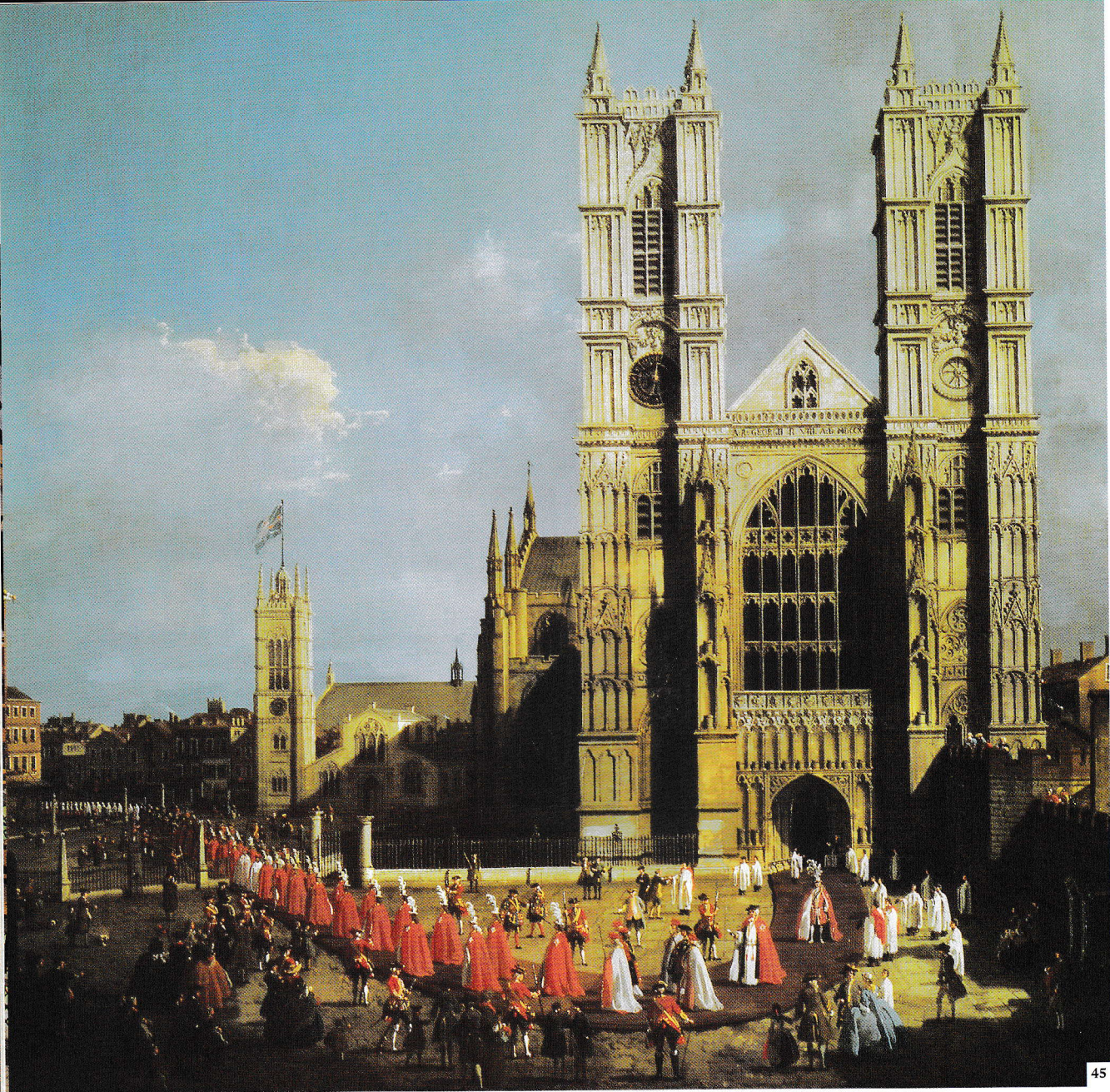
À l'extrémité est se trouve la chapelle dédiée depuis 1947 à la Royal Air Force. Le vitrail perpétue le souvenir de ceux qui ont trouvé la mort en 1940 au cours de la bataille d'Angleterre, tournant décisif de la Seconde Guerre mondiale. C'est à l'explosion d'une bombe à l'extérieur qu'est dû le petit trou dans le mur recouvert aujourd'hui d'une plaque de verre. Oliver Cromwell (1599-1658) et certains responsables du procès et de l'exécution de Charles I^{er} en 1649, d'abord enterrés dans cette partie de l'abbaye, furent exhumés au retour de la monarchie en 1660.



42 La voûte en éventail spectaculaire de la chapelle de Notre-Dame (chapelle d'Henri VII)

43 Effigies d'Henri VII et de son épouse, Élisabeth d'York (Pietro Torrigiano)

44 Motifs d'animaux sur la grille qui entoure le tombeau d'Henri VII



45



Depuis 1725, Notre-Dame sert de chapelle à l'ordre du Bain, ancien ordre de chevaliers alors tiré de l'obscurité, dont le nom fait référence au bain purificateur, comparable au baptême, que prenaient les chevaliers du Moyen Âge avant d'être adoubés. La nomination de nouveaux chevaliers est l'occasion, tous les quatre ans, d'une cérémonie haute en couleur en présence du Grand Maître de l'ordre – le prince de Galles aujourd'hui. Les chevaliers doivent parfois attendre très longtemps pour qu'une stalle se libère suite au décès de son titulaire et leur soit attribuée. Ils ont leur étendard accroché au-dessus de leur stalle ainsi qu'un blason gravé spécialement à leur intention et une plaque d'émail à leur nom. À leur mort, l'étendard et le blason sont remis à leur famille, tandis que la plaque perpétue à jamais leur souvenir dans la chapelle. Ainsi celle de Lord Nelson est toujours là, côté sud, en bout de rangée vers l'est.

Les stalles en chêne n'ont pas perdu leurs "miséricordes", petites sculptures en saillie sur



- 45 Cortège des chevaliers du Bain peint par Canaletto en 1749 pour le doyen de Westminster, le Dr Joseph Wilcocks
- 46 Plaque marquant la place de l'amiral Nelson dans les stalles, côté sud
- 47 Autel copié sur celui de la Renaissance détruit en 1644 (don, 1935)
- 48 Obsèques de Sa Majesté la reine Élisabeth, reine mère, en 2002



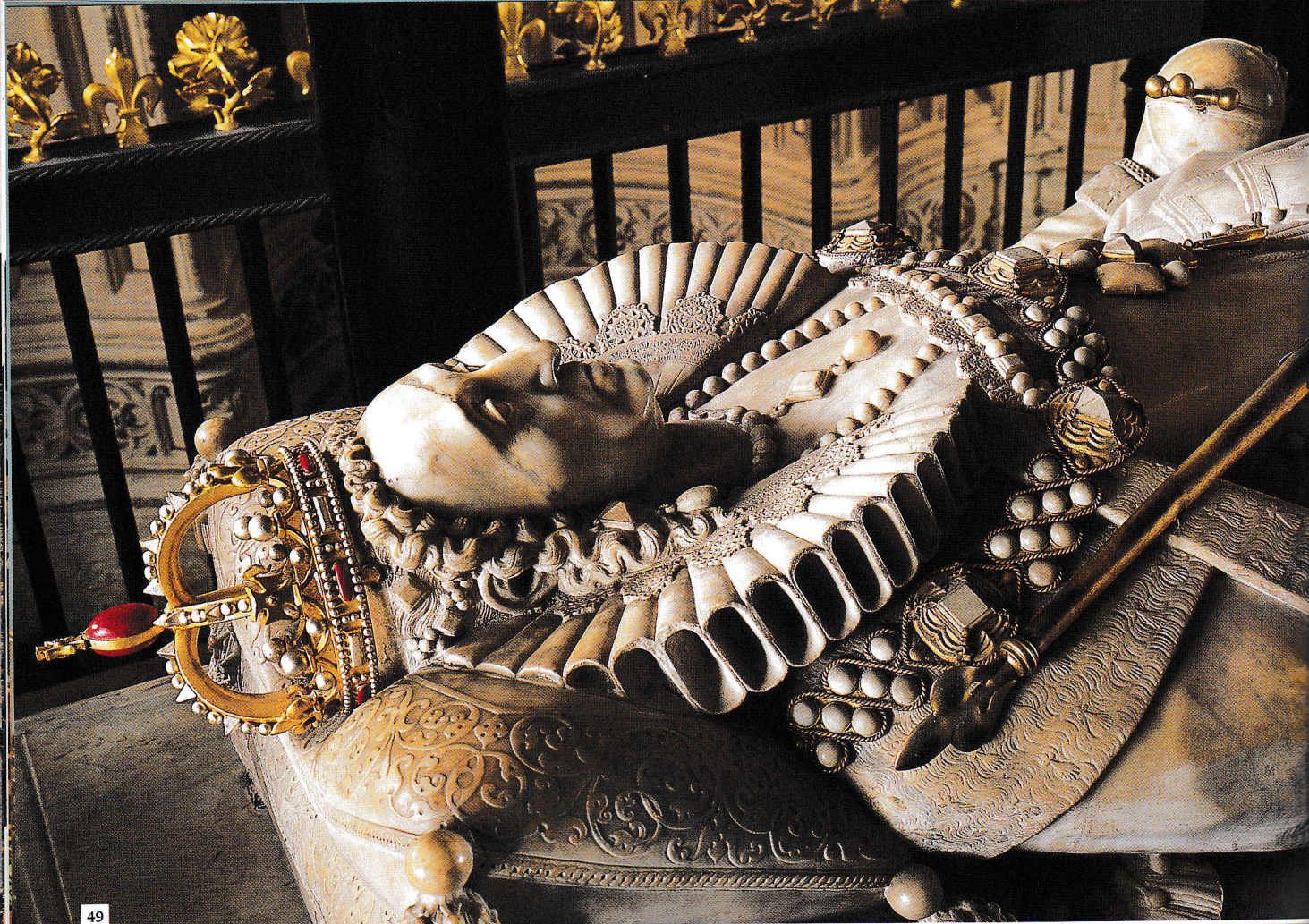
lesquelles les moines pouvaient prendre appui durant les longs offices. Les stalles occupent toute la longueur de la nef, bloquant l'accès aux bas-côtés, dans lesquels on pénètre par deux petites portes à l'ouest, de part et d'autre de la nef.

Le magnifique autel est un don des membres de l'ordre du Bain datant de 1935. C'est une copie de l'autel de la Renaissance détruit en 1644 par les Puritains pendant la Guerre civile. La Vierge à l'enfant du XV^e siècle signée Bartolomeo Vivarini a été offerte en 1935 par le vicomte Lee de Fareham, chevalier de l'ordre du Bain.

Les caveaux situés au-dessous de la nef contiennent les restes de deux autres rois. Au-dessous de l'autel repose le jeune Édouard VI (1537-53), fils d'Henri VIII et de Jane Seymour. C'est lors de ses funérailles que fut inaugurée la liturgie d'enterrement du premier livre de prières en anglais. Dans un second caveau se trouve un sarcophage de marbre noir contenant les restes de Georges II (1683-1760) et de sa femme, Caroline

d'Anspach (1683-1737). Une fois les deux cercueils placés dans le sarcophage, on en retira les côtés adjacents pour que, selon les vœux du roi, rien ne le sépare de son épouse après leur mort.

Si aucun monarque n'a été inhumé dans l'abbaye de Westminster depuis Georges II, les obsèques des membres de la famille royale y sont toujours célébrées. Les funérailles de la princesse Diana s'y sont tenues en 1997 devant près de 2 milliards de téléspectateurs du monde entier, et celles de Sa Majesté la reine Élisabeth, la reine mère, en 2002. C'étaient les 13^e funérailles d'une reine consort dans l'abbaye : les dernières en date étaient celles de la femme d'Édouard VII, Alexandra, en 1923, et les toutes premières celles de l'épouse d'Édouard le Confesseur, Édith, en 1075.



49

Le bas-côté nord de la chapelle abrite le tombeau richement décoré d'Élisabeth I^{re} (1533-1603). À l'intérieur du caveau même, le cercueil d'Élisabeth repose sur celui de sa demi-sœur, Marie I^{re} Tudor (1516-58), qui l'a précédée sur le trône. Ardent défenseur du catholicisme romain, Marie Tudor est dite Marie la Sanglante pour avoir fait mettre à mort 300 prétendus hérétiques qui refusaient d'abjurer la foi protestante.

Ce bas-côté est occupé, à son extrémité est, par le "coin des Innocents" (*Innocents' Corner*). Deux tombeaux très ouvragés d'une grande originalité contiennent les corps de deux filles de Jacques I^{er} : Sophie, décédée en 1606 à l'âge de trois jours, et sa sœur, Marie, en 1607 âgée de deux ans. Un coffret dessiné par Sir Christopher Wren, scellé dans le mur, contient les restes présumés des "Princes de la Tour", Édouard V mort à 13 ans (1470-83) et Richard, duc d'York, à 11 ans seulement (1472-83). À deux reprises leur mère, Élisabeth Woodville, épouse d'Édouard IV, se réfugia dans l'enceinte de l'abbaye, où elle finit par se laisser convaincre d'abandonner Richard, afin qu'il rejoignît son frère Édouard V enfermé dans la Tour de Londres par son oncle Richard III. La même année, les deux garçons furent assassinés sur l'ordre, dit-on, de Richard. En 1674, des ossements découverts dans la Tour de Londres au-dessous d'un escalier et présumés leur appartenir furent transférés ici à la demande de Charles II.

Malgré ses imposantes dimensions, le tombeau

49 Effigie en marbre blanc de la reine Élisabeth I^{re} surmontant le tombeau richement ouvragé où elle est ensevelie avec sa demi-sœur

50 Rose ornant la grille qui entoure le tombeau d'Élisabeth I^{re}

51 Tombeaux du "coin des Innocents" (*Innocents' Corner*) où reposent deux des enfants de Jacques I^{er}, les princesses Marie et Sophie (dans son berceau)

52 Effigie de Marie Stuart, reine d'Écosse, dont le tombeau est situé dans le bas-côté sud de la chapelle de Notre-Dame (chapelle d'Henri VII)

50



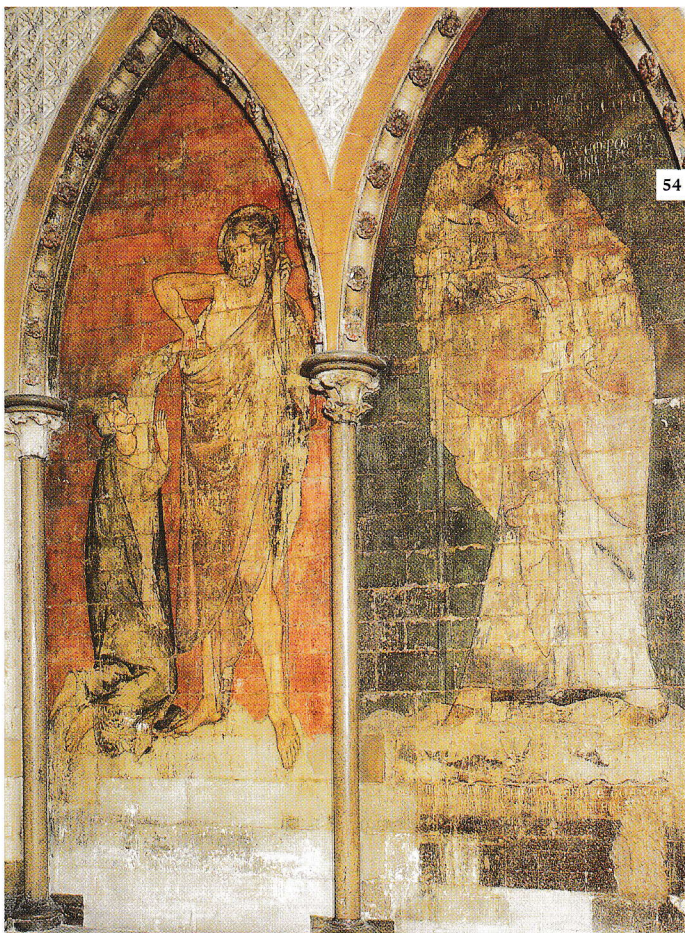
51

d'Élisabeth n'est pas aussi somptueux que celui de sa rivale Marie Stuart, reine d'Écosse (1542-87), qu'elle finit par faire exécuter. Le tombeau de Marie, érigé sur les ordres de son fils Jacques I^{er}, est situé dans le bas-côté sud de la chapelle. On y trouve également le tombeau de la mère d'Henri VII, Lady Margaret Beaufort, comtesse de Richmond (1443-1509). Femme fortunée et mariée à trois reprises, elle serait morte dans la résidence du doyen. Son effigie de bronze par Torrigiano la représente âgée.

Sous les dalles du bas-côté sud, à l'extrémité est, reposent plusieurs membres de la dynastie des Stuart, dont Charles II, les co-souverains Guillaume III et Marie II, et la reine Anne. La dernière inspection du caveau, par les employés du gaz, date de 1976. Nulle fuite n'est découverte, mais le cercueil de Charles II est dans un tel état de dégradation que l'on voit son costume funéraire, notamment ses souliers à boucle et la bague qu'il portait au petit doigt.

52





LE DÉAMBULATOIRE ET LE TRANSEPT, CÔTÉ SUD

À partir de la chapelle de Notre-Dame, côté sud, trois chapelles latérales donnent sur le déambulatoire. Chacune abrite des tombeaux et monuments impressionnants, d'une facture très élaborée. La première, dédiée à saint Nicolas, contient un caveau construit en 1776 pour les Percy – dynastie des ducs de Northumberland – et inauguré la même année à la mort d'Élisabeth, duchesse de Northumberland. À cette occasion, des membres de l'assistance se hissent sur le dais de la tombe en albâtre de Jean d'Eltham, qui s'effondre sous leur poids. En plus des blessés, il règne une telle confusion que la cérémonie doit être momentanément interrompue. Parmi les autres monuments remarquables, il en est un exécuté en marbre de différentes couleurs : c'est celui érigé par le secrétaire d'État d'Élisabeth I^{re}, le très puissant Lord Burghley, en l'honneur de sa seconde épouse Mildred Cecil (†1589) et de leur fille Anne, comtesse d'Oxford (†1588). Il en est un autre à la mémoire de deux personnalités en vue du XVII^e siècle, Sir George et Lady Fane (†1618).

Un petit tombeau décoré d'une mosaïque Cosmati s'élève contre le mur sud du déambulatoire. Il est censé contenir le corps de neuf enfants de lignée royale. Il a été commandé par Henri III, très affligé à la mort de sa fille Katherine, âgée de tout juste cinq ans. Quatre autres de ses enfants la rejoindront, ainsi que quatre héritiers d'Édouard I^{er}. Le mur derrière le tombeau était richement décoré, mais la peinture a disparu depuis longtemps.

Le déambulatoire conduit à la partie sud du transept où l'on peut admirer, sur le mur sud, deux peintures médiévales importantes, illustrant saint Christophe et l'enfant Jésus, et l'Incrédulité de saint Thomas. Jusqu'en 1936, elles étaient cachées par deux monuments du XVIII^e siècle aujourd'hui dans le triforium. Un peu plus loin, dans la chapelle de Ste-Foy, se trouve une autre peinture murale de l'époque médiévale représentant sainte Foy tenant à la main le gril qui servira à son martyre. L'atmosphère du lieu favorise la prière individuelle.



53 Monument de Sir George et Lady Fane

54 Peintures murales du Moyen Âge situées dans la partie sud du transept : à gauche, l'Incrédulité de saint Thomas ; à droite, saint Christophe et l'enfant Jésus

55 Sainte Foy avec, à la main, le gril qui servira à son martyre



56

- 56 Statue de Shakespeare le montrant accoudé dans le "coin des poètes"
- 57 Par manque d'espace, les noms des personnalités commémorées plus récemment figurent dans le vitrail du "coin des poètes"
- 58 Charles Dickens fut inhumé dans le "coin des poètes" lors d'une cérémonie privée

La partie sud du transept est le site du célèbre "coin des poètes" (*Poets' Corner*) où les plus grands représentants du monde des lettres sont ensevelis ou commémorés depuis des siècles. La tradition commence presque par accident avec l'enterrement de Geoffrey Chaucer (1343-1400), enseveli dans l'abbaye non pas en tant que poète, mais parce qu'il a travaillé au service de la Couronne. Presque deux siècles plus tard, Edmund Spenser (1553-99) demande à être inhumé près de lui, créant ainsi un précédent.

De grands poètes comme Alfred, Lord Tennyson (1809-92) et Robert Browning (1812-89) sont commémorés auprès de figures tombées depuis longtemps dans l'oubli. Qui se souvient de Connop Thirlwall ou de Thomas Triplet aujourd'hui ? Peut-être vaut-il mieux attendre une centaine d'années avant d'immortaliser les poètes dans le marbre et la pierre, voire plus prosaïquement dans le verre comme à l'heure actuelle. Le non-conformisme de certains poètes les a privés d'une place dans l'abbaye et ils n'y



57 58

ont fait leur entrée que plus tard, à une époque plus tolérante. Ainsi John Milton (1608-74), ardent défenseur de Cromwell durant la République, a été exclu jusqu'en 1737 pour ne pas susciter la colère des royalistes. Ses mœurs ayant été jugées trop libertines, Lord Byron (1788-1824) devra attendre 1969 pour y être commémoré. Le nom d'Oscar Wilde (1854-1900), dont l'homosexualité scandalisa la société de son époque et conduisit à son emprisonnement, n'apparaît dans le vitrail qu'en 1995. Manifestement, le temps aplanit bien des choses. Curieusement William Shakespeare (1564-1616), inhumé à sa demande dans la ville de Stratford-upon-Avon, n'est commémoré en ce lieu que depuis 1741.

Bien en vue dans le transept se dresse le tombeau de Charles Dickens (1812-70). Après ses obsèques privées, des milliers de personnes défilèrent devant sa tombe. Elle se trouva ainsi entièrement remplie de bouquets de fleurs dont certains, dernier hommage des pauvres à leur défenseur, d'une touchante

simplicité. Le docteur Samuel Johnson (1709-84), dont le célèbre dictionnaire contient quelques définitions empoisonnées, repose également ici. À l'issue d'une querelle avec un protecteur potentiel, le comte de Chesterfield, Johnson propose la définition suivante du "protecteur" : "le plus souvent un misérable qui patronne avec insolence et se paie de flatterie". Son quasi homonyme, le dramaturge et poète Ben Jonson (1573-1637), a un monument ici bien qu'il soit inhumé debout dans la nef, pour n'avoir, dit-on, demandé à Charles I^{er} que 18 pouces (50 cm) dans l'abbaye. On a la preuve depuis le XIX^e siècle qu'il est bien enterré debout car en creusant une nouvelle tombe des fossoyeurs ont découvert ses tibias à la verticale et sa chevelure rousse encore attachée à son crâne.

Les grands noms de la littérature ne sont pas les seuls à figurer dans le "coin des poètes". Ainsi des comédiens sont rassemblés autour du monument de Shakespeare, notamment David Garrick (1717-79), Henry Irving (1838-1905) et, plus récemment, Laurence

Olivier (1907-89). Tout près, une dalle commémore Dame Peggy Ashcroft (1907-91) depuis 2005.

En face du monument de Shakespeare, contre le mur, une statue grandeur nature du compositeur Georg Friedrich Händel (1685-1759) s'élève au-dessus de sa tombe. Son visage a été moulé sur son masque mortuaire. Toutefois, suite aux objections de certains, qui lui trouvaient de trop grandes oreilles, celles-ci ont été rapetissées.

Tous près de la tombe de Dickens se trouve celle d'un homme dont la prétendue longévité est inégalée en Grande-Bretagne. D'après sa pierre tombale, Thomas Parr serait mort en 1635 à Londres, à l'âge de 152 ans. Ayant quitté le Shropshire pour Londres à l'instigation du comte d'Arundel, il fit sensation. Par malheur, le changement d'air, voire des microbes transmis par la foule des curieux, eurent vite raison de ses forces et il fut enterré dans l'abbaye sur les ordres de Charles I^{er}.

C'est le doyen de Westminster qui décide de commémorer ou non quelqu'un dans l'abbaye ; et cela, chose rare, sans avoir à demander l'accord de ses

collègues du Chapitre. Il n'en consulte pas moins de nombreux spécialistes. Il arrive qu'un doyen s'intéresse tout particulièrement à certaines œuvres et se trouve en mesure de réaliser un rêve personnel en commémorant leur(s) auteur(s). C'est le cas du doyen Edward Carpenter (1910-98) qui, en novembre 1985, le jour de l'anniversaire de l'Armistice de 1918, a rendu hommage aux poètes de la Première Guerre mondiale en dévoilant le premier monument "collectif" du "coin des poètes". La dalle commémore 16 poètes qui ont écrit un nombre considérable et sans précédent de textes inspirés par l'horreur de la guerre. Parmi eux, Laurence Binyon, l'auteur de ces vers :

Ils ne vieilliront pas
comme nous, qui leur avons survécu.
Ils ne connaîtront jamais
l'outrage ni le poids des années.
Quand viendra l'heure du crépuscule et celle de l'aurore,
Nous nous souviendrons d'eux.

Ces paroles sont récitées dans tout le pays à chaque anniversaire de l'Armistice.

- 59 Statue de Georg Friedrich Händel dont le visage aurait été moulé sur son masque mortuaire
- 60 Monument érigé en 1797 à la mémoire de David Garrick, homme de théâtre enseveli devant celui de Shakespeare
- 61 Monument "collectif" qui, depuis 1985, rend hommage aux poètes de la Première Guerre mondiale



BENEATH THIS STONE RESTS THE BODY
 OF A BRITISH WARRIOR
 UNKNOWN BY NAME OR RANK
 BROUGHT FROM FRANCE TO LIE AMONG
 THE MOST ILLUSTRIOUS OF THE LAND
 AND BURIED HERE ON ARMISTICE DAY
 11 NOV: 1920, IN THE PRESENCE OF
 HIS MAJESTY KING GEORGE V
 HIS MINISTERS OF STATE
 THE CHIEFS OF HIS FORCES
 AND A VAST CONCOURSE OF THE NATION
 THUS ARE COMMEMORATED THE MANY
 MULTITUDES WHO DURING THE GREAT
 WAR OF 1914-1918 GAVE THE MOST THAT
 MAN CAN GIVE LIFE ITSELF
 FOR GOD
 FOR KING AND COUNTRY
 FOR LOVED ONES HOME AND EMPIRE
 FOR THE SACRED CAUSE OF JUSTICE AND
 THE FREEDOM OF THE WORLD
 THEY BURIED HIM AMONG THE KINGS BECAUSE HE
 HAD DONE GOOD TOWARD GOD AND TOWARD
 HIS HOUSE

DYING AND BEHOLD WE LIVE
 UNKNOWN AND YET WELL KNOWN



La tombe la plus célèbre de l'abbaye
 reste celle du soldat inconnu. Située à
 l'extrémité ouest de la nef et entourée
 de coquelicots, elle symbolise les morts
 non seulement de la Première Guerre
 mondiale mais de toutes les guerres.
 Chaque visite officielle d'un dignitaire
 étranger débute ici par le dépôt d'une
 gerbe. Une cérémonie du souvenir
 s'y tient à chaque anniversaire de
 l'Armistice du 11 novembre 1918.

C'est dans l'esprit d'un aumônier
 militaire, David Railton, en service sur
 le front ouest durant la Première Guerre
 mondiale, qu'est née l'idée d'inhumer
 un soldat britannique anonyme dans
 l'abbaye de Westminster. Un soir de
 1916, en retournant à son logis, il avait

- 67 Tombe du soldat inconnu enterré ici en 1920
- 68 Après l'inhumation, des milliers de personnes défilent devant la tombe
- 69 Le drapeau qui recouvrait le cercueil du soldat inconnu durant son dernier voyage est accroché à un pilier voisin
- 70 Médaille du Congrès décernée au soldat inconnu par les États-Unis d'Amérique, en 1921



69 70

aperçu une tombe surmontée d'une croix en bois toute simple avec les mots "Soldat britannique inconnu". Deux ans après la fin de la guerre, il écrit au doyen de Westminster pour lui en faire la proposition. Si le doyen est enthousiaste, le roi Georges s'interroge : organiser de telles obsèques si longtemps après la guerre risque de faire mauvaise impression. L'idée cependant fait son chemin. Ayant obtenu le soutien du gouvernement et du public, elle est finalement approuvée.

Le corps d'un soldat est ramené de France en grande pompe sur un vaisseau de guerre escorté de six destroyers. Le matin du 11 novembre 1920, il est transporté sur une prolonge d'artillerie jusqu'à l'abbaye en passant par Whitehall, le quartier des Ministères, où le cortège s'arrête pour assister au dévoilement du monument aux morts de la Grande Guerre (*The Cenotaph*). Le corps est acheminé dans

l'abbaye par le portail nord puis le long de la nef où 100 soldats arborant la Victoria Cross – décoration militaire la plus prestigieuse du pays – lui font une haie d'honneur. Le corps est alors inhumé dans une terre ramenée du champ de bataille français afin qu'il repose dans la terre où tant de soldats britanniques ont perdu la vie. Le drapeau qui recouvrait le cercueil durant son dernier voyage est suspendu à un pilier tout près. C'est celui de David Railton : il lui a souvent servi à recouvrir des autels de fortune pour célébrer l'eucharistie au front. La cloche du vaisseau qui a ramené le corps en Grande-Bretagne, HMS *Verdun*, ainsi que la médaille du Congrès décernée au soldat inconnu par les États-Unis d'Amérique, sont accrochées à des piliers voisins.

L'ALLÉE DES MUSICIENS (MUSICIANS' AISLE)

Si les poètes et les savants ont leur "coin" dans l'abbaye, il existe aussi un lieu réservé aux musiciens, dans le bas-côté nord du chœur, près de la tombe d'Henry Purcell (1659-95). Organiste de l'abbaye de 1679 à sa mort, Purcell est sans doute le plus grand compositeur du pays. Impressionné par ses dons, son prédécesseur au poste d'organiste, John Blow (1649-1708), aurait, dit-on, démissionné pour lui céder sa place.

Il ne la reprit qu'à la mort prématurée du grand compositeur à l'âge de trente-six ans. Purcell écrivit de nombreuses pièces de musique de cérémonie, à l'occasion notamment du sacre de Jacques II, et de celui de Guillaume et Marie. À sa mort, le doyen et le chapitre demandèrent à sa veuve, Frances, d'indiquer le lieu où elle souhaitait voir son mari enterré. Elle choisit un endroit au pied des marches conduisant

à la tribune de l'orgue, qui à l'époque dominait le bas-côté nord du chœur. Un pilier voisin porte un cartouche avec ces mots :

Ci-gît
M. Henry Purcell
Qui a quitté cette Vie
Et rejoint le Lieu Béni
Le seul où son Harmonie
Puisse être surpassée.



- 71 William Wilberforce, ardent partisan de l'abolition du commerce des esclaves
72 L'orgue de l'abbaye, un des plus grands du pays, est une extension de celui construit en 1727 pour le sacre de Georges II et de la reine Caroline
73 "Allée des musiciens" (*Musicians' Aisle*), où Henry Purcell est inhumé





73

Autre musicien commémoré dans ce bas-côté de l'abbaye, Orlando Gibbons (1583-1625) est un ancien organiste de l'abbaye mort à Canterbury. Le buste placé ici est une copie de celui qui se trouve dans la cathédrale de Canterbury, où il est inhumé. John Blow repose dans l'abbaye en compagnie de Charles Burney (1726-1814), auteur d'une célèbre *Histoire de la musique*. Les cendres de Charles Villiers Stanford (1852-1924) et de Ralph Vaughan Williams (1872-1958) sont conservées ici, tandis que le souvenir d'Edward Elgar (1857-1934), de Benjamin Britten (1913-76) et de William Walton (1902-83) est inscrit dans la pierre.

Plus loin on aperçoit une statue du député abolitionniste William Wilberforce (1759-1833), enterré

tout près dans la partie nord du transept. Sur cette sculpture, il est représenté assis. À ses pieds, le nom de Thomas Clarkson (1760-1846), autre grande figure dans la lutte contre l'esclavage, est gravé dans la pierre. C'est Clarkson qui le premier a persuadé Wilberforce de soulever la question au Parlement. Chrétiens convaincus, les deux hommes œuvreront de concert pendant vingt ans jusqu'à l'abolition de la traite des esclaves en mars 1807. Clarkson perd pourtant de sa notoriété à la suite de la parution de la biographie de Wilberforce par ses fils, qui fait le silence sur le rôle qu'il a joué. La statue de Wilberforce date de 1840, l'inscription au nom de Clarkson de 1996.

LES CLOÎTRES ET L'ENCEINTE DU MONASTÈRE

Les moines vivaient et travaillaient dans des bâtiments au sud de l'abbaye. Si nombre d'entre eux ont disparu, il en reste encore certains. Les cloîtres datent des XIII^e et XIV^e siècles, les cloîtres d'origine construits par les Normands ayant été détruits par un incendie. L'ancien réfectoire des moines, qui donnait sur la galerie sud du cloître, sert aujourd'hui de salle de répétition au chœur.

À partir de la galerie est du cloître, qui date du milieu du XIII^e siècle, on peut rejoindre le vestibule qui conduit à la salle du Chapitre. Au coin, côté sud, se trouve une petite porte en bois apparemment insignifiante, qui proviendrait de la salle du Chapitre d'Édouard le Confesseur. Elle date de 1050, ce qui en fait l'huis le plus ancien d'Angleterre. Elle revêtait, semble-t-il, une importance particulière pour Henri III, puisqu'elle a resservi dans son église. De plus grandes dimensions à l'origine, la porte a été rapetissée par la suite. Elle mène aujourd'hui à une réserve, mais au XIII^e siècle elle gardait la salle de la Pyxide.

La salle du Chapitre du XIII^e siècle et son dallage médiéval font plus de 18 mètres de largeur. C'est ici que les moines se réunissaient tous les matins et qu'après lecture de la règle de saint Benoît, l'abbé leur assignait leurs tâches quotidiennes. Quelques peintures murales du Moyen Âge ont survécu. Dans la seconde moitié du XIV^e siècle, la salle du Chapitre a servi pendant trois ans de lieu d'assemblée aux



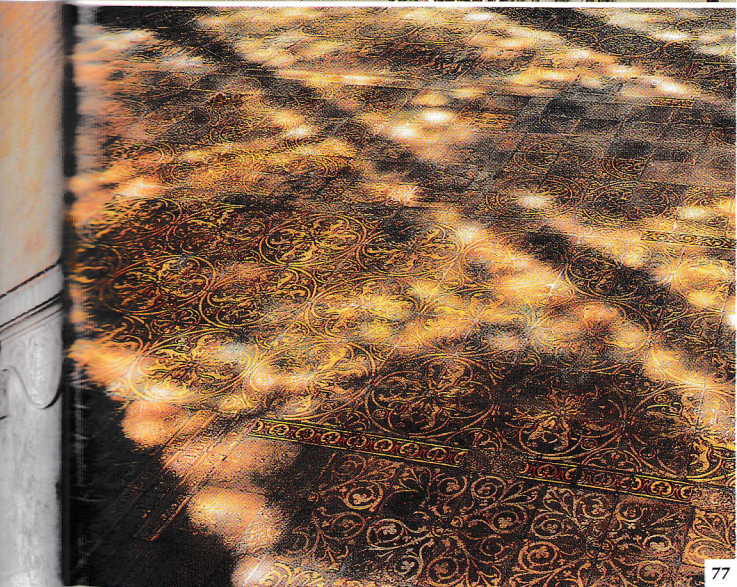
74



75



76



77

- 74 La plus ancienne porte existant encore en Angleterre se trouve dans le vestibule de la salle du Chapitre : elle date d'environ 1050
- 75 La galerie est du cloître, sur laquelle donnent la salle du Chapitre et la bibliothèque
- 76 La salle du Chapitre (XIII^e siècle) où les moines se réunissaient pour les affaires quotidiennes
- 77 Dallage de la salle du Chapitre en bon état de conservation

Communes, période durant laquelle l'abbaye était sans doute le monastère le plus bruyant du pays. Cette salle a également tenu lieu de bureau d'archives. Quand la salle a été débarrassée en vue de sa restauration en 1863, le plancher qui recouvrait le dallage en a été retiré. Au-dessous de la salle du Chapitre se trouve une petite crypte où l'on conserve aujourd'hui les vêtements sacerdotaux, mais qui, au XIII^e siècle, abritait les insignes de la royauté et des coffres d'argent appartenant au roi. En 1303, alors qu'Édouard I^{er} était en campagne, le trésor fut dérobé. Une cinquantaine de moines présumés complices du vol furent envoyés à la Tour, puis libérés à l'issue d'un long procès. Retrouvés dans l'enceinte du monastère, les insignes de la royauté furent transférés à la salle de la Pyxide, où ils restèrent jusqu'à la République de Cromwell.